

Véronique Elyotrisky

Meurtre sur les rails

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-0044-6

© Véronique Elyotrisky

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Le soleil est déjà chaud dans le ciel. Un léger vent venu du Sud fait frémir les feuilles des maïs qui promettent d'être beaux cette année. Tout semble tranquille ce 23 juin 1973. Marc Dubois, l'instituteur du village, s'affaire à préparer la kermesse qui aura lieu cet après-midi sur le terrain communal, où de nombreux stands sont déjà installés. Éric et Marie Quevillon, deux charmants gamins de l'école, sont venus donner un coup de main à l'instituteur. Il est dix heures du matin lorsque Marc demande aux deux enfants de surveiller les stands pendant qu'il ira à la ville toute proche chercher des punaises et du scotch pour tenir les nappes. En effet, il a tout utilisé et il lui en manque un peu. Les enfants sont ravis d'avoir la responsabilité du lieu.

L'instituteur redescend à pied chez lui, à environ cinq cents mètres, pour prendre sa voiture. Quelques minutes plus tard, les deux enfants voient Marc Dubois prendre la direction de Poissy. Pendant ce temps, Éric, qui a dix ans demande à sa sœur de huit ans de finir de gonfler les ballons pour le tir à la carabine. Tous les deux, au fur et à mesure qu'ils les ont gonflés, les mettent dans un grand sac.

- Salut les mômes, lance en passant à vélo Gustave Durand, le maire de la commune. J'ai croisé votre instituteur en bas de la côte, il m'a dit qu'il vous avait confié les stands de la kermesse, alors soyez sages !

- Oui monsieur le maire, disent en chœur les deux gamins.

Dix minutes s'écoulent lorsqu'une R16 de couleur marron passe devant le terrain où s'affairent les deux enfants. L'instituteur n'est pas encore de retour. Le véhicule, qui passait relativement vite, freine et fait marche arrière. Les enfants lèvent les yeux en entendant crisser les pneus, regardent un instant la voiture et s'apprêtent à reprendre leur activité, lorsqu'ils constatent qu'elle recule.

- Tu connais cette voiture ? demande Marie.

- Non. Et toi ?

- Moi, non plus. Mais peut-être que la personne cherche son chemin.

- On va lui demander, tu viens ?

Alors qu'ils vont vers la R 16, un homme très brun, plutôt jeune, en descend. Fouillant dans le coffre de sa voiture, il prend un sac noir qu'il pose au sol et en sort un arc ainsi que des flèches. Comme si de rien n'était, l'homme met en joue les ballons qu'Éric et Marie viennent d'accrocher. Une flèche, puis deux, puis trois vont se loger dans les stands après avoir crevé les ballons. Éric sent sa colère monter en lui et se dirige droit sur les stands où sont plantées les trois flèches.

- Eh ! Qu'est-ce que tu fais, le moutard ? questionne l'homme qui, sautant le grillage, vient récupérer ses flèches.

- C'est à vous qu'il faut demander ce que vous faites, grogne Éric.

- De quoi tu t'occupes, ce n'est pas chez toi. Alors tu m'laisses, morveux.

- Non, je ne vais pas vous laisser abîmer les stands de la kermesse. Monsieur Dubois, notre instituteur, ne va pas être content.

- J'm'en fous de ton instit.

- Ma sœur et moi, on est responsable pendant qu'il est parti faire une commission, répond Éric en attrapant les flèches et en les cassant en deux.

- Mais dis, tu t'fais pas chier. Les flèches, elles sont à moi. Tu n'as pas le droit de me les détruire, mugit l'homme.

- Tu n'as pas le droit non plus d'abîmer les affaires des autres.

- Mais je vais te casser la gueule, petit insolent.

- Essaie un peu, et ma sœur elle va chercher du secours. D'abord tu viens d'où petit branleur ? ose interroger Éric.

- Petit branleur ! T'as osé m'appeler petit branleur. Là, tu vas me le payer.

L'homme se met à poursuivre les deux gamins qui, pris de panique, prennent la direction de la ligne de chemin de fer toute proche, plutôt que de fuir vers le village. Ils espèrent arriver à la maison du garde-barrière avant que l'homme les rattrape. Malheureusement, Éric trébuche sur une pierre et tombe à terre. Marie, voyant son frère au sol se tenant la cheville, stoppe net sa course et tente de le relever. À ce moment-là l'homme attrape Éric par l'épaule.

- Alors, je suis toujours un petit branleur ? lance-t-il, rouge de colère en direction d'Éric.
- Oui. Et tu ne me fais pas peur.
- Alors pourquoi tu te sauves ? ricane l'homme.
- Viens Éric. Partons, dit Marie en pleurant. Laissons-nous. On ne dira rien.
- Tu rigoles, gamine. On ne casse pas les flèches de Johnny. Ce n'est pas bien du tout.
- On va donner des sous. Mais je veux partir avec mon frère.
- Taratata, ma petite. Moi, je ne crains rien. De toute façon, les gendarmes, ils me cherchent, alors avant je veux jouer avec vous.
- Qu'est-ce tu racontes ? Tu dis n'importe quoi pour nous faire peur, dit en grimaçant Éric, sentant sa cheville lui faire de plus en plus mal.
- Ah ! Tu ne me crois pas, c'est ça. Tu crois que j'ai quel âge ? En tout cas, pas l'âge pour conduire la voiture là-bas. Je l'ai volée après avoir tué le chien de son propriétaire.
- T'as quel âge ? demande Marie.
- 17 ans. Et je me suis échappé d'un centre de correction, parce que j'ai voulu tuer ma mère avec un couteau de boucher.
- Maman ! crie Marie, paniquée. Éric, viens ! On rentre à la maison.
- Je t'ai dit non, hurle l'homme, faisant sursauter Marie.
- Tu vas faire quoi de nous ?

- On va faire un petit jeu. J'ai de la cordelette dans la poche. Je vais t'attacher sur les rails comme dans les films de cow-boys. Vous avez déjà vu des films de cow-boys ?

- Non, on ne va pas au cinéma et on n'a pas la télévision.

- Vous ne connaissez pas ce jeu, alors ?

- Non, disent les enfants à l'unisson. Mais Éric commence à avoir un pressentiment.

- Je vais vous expliquer. Je vais attacher ton frère sur les rails, dit l'homme en regardant Marie.

- Eh, mais il va se faire écraser par le train !

- Mais non. S'il est fort, il se sera détaché avant l'arrivée du train. Il passe à quelle heure ?

- Ne dis rien Marie, dit, très angoissé, le pauvre Éric, qui a compris le petit jeu de cet individu.

- Quoi ? Si ! Ta sœur va me le dire, sinon je lui fais la même chose.

- Il, il passe à...

- Tais-toi, je te dis.

Le jeune homme donne un coup de poing si violent sur le visage d'Éric qu'il l'assomme à moitié.

- Éric ! crie Marie, de plus en plus paniquée.

- Oh ! ta gueule, il n'est pas mort ton frangin. Bon alors, tu me le dis, ou je te jure que je te fais la même chose. Et en plus je te casse les deux jambes.

- Non, s'il vous plait, non. Ne nous faites pas de mal. On ne dira rien.

- T'as pas intérêt à raconter ça, sinon je te retrouve et Johnny il te tue, dit-il en faisant mine de l'égorger avec son pouce.

- Non. Je ne dirai jamais rien.

- Bon, alors tu vas me donner un coup de main. Tu vas m'aider à attacher ton frère sur les rails.

- Mais il va se faire écraser !

- Mais non. De toute façon, tu ne m'as toujours pas dit quand il va passer le train, fillette.

- Il passe quand les cloches du village sonnent.

- Ah ! Ouais ! Et elles sonnent à quelle heure, les cloches ?

- Toutes les heures.

- Ok ! Il est actuellement 10 h 40. On a cinq minutes pour l'attacher et il va avoir un quart d'heure pour se détacher. Donne-moi un coup de main.

- Vous êtes sûr qu'il aura le temps ?

- Évidemment. Je l'ai déjà fait, ment le jeune homme.

Johnny attrape le garçonnet sous les bras pendant que sa sœur lui prend les jambes. Tous les deux positionnent Éric, toujours évanoui.

- Oh ! Éric ! Tu te réveilles ? Ça va mieux, constate Marie qui voit son frère ouvrir enfin les yeux.

- Ta sœur m'a dit pour le passage des trains. Alors t'as un quart d'heure pour te détacher, déclare Johnny en finissant d'attacher les liens.

- Détache-moi, salaud ! ordonne Éric, reprenant tous ses esprits et cherchant à retirer ses liens. Marie ! Cours

prévenir monsieur Robin, le garde-barrière, qu'il fasse stopper le train. Vite, Marie.

- Non Marie reste ici. Elle va regarder avec moi. On va s'installer sur le talus et on va compter le temps qu'il va te falloir pour te détacher. Si ta sœur va chercher quelqu'un ou dire ce qui s'est passé ici, je lui fais la même chose qu'à toi. Tu n'avais qu'à pas casser mes flèches. On n'abîme pas les affaires de Johnny. Sinon, moi, je punis.

- Ne l'écoute pas, Marie ! Cours ! Fais vite !

- Non, elle reste là, dit Johnny en retenant la gamine par le bras. Allez, dépêche-toi, il te reste dix minutes. Toi Marie, tu viens, on va s'installer là-haut et on va regarder le spectacle.

En larmes, Éric supplie son bourreau de venir le détacher. Il appelle au secours de toutes ses forces. L'homme le regarde en remontant le talus, le sourire aux lèvres.

- Tu fais moins le fier, maintenant. Plus que cinq minutes.

- Arrête ! D'accord, tu es le plus fort. Tu n'es pas un branleur. Tu es le garçon le plus gentil que j'ai connu. Détache-moi.

- Trop tard pour tes gentilles paroles, mais c'est à toi de te débrouiller. Plus que quatre minutes, informe Johnny en regardant sa montre. Toi, fillette, tu restes là. Et si tu dis quoi que ce soit, je te retrouve et je te fais la même chose. T'as compris ? Et tu arrêtes de chialer !

- Oui, répond la fillette en hochant la tête.

Sur ces paroles, le mauvais garçon court vers sa voiture, fait démarrer le moteur et part sur les chapeaux de roues. Son départ est si rapide qu'il manque de heurter la voiture de l'instituteur qui arrive en sens inverse. Ce dernier l'évite de justesse et se gare sur le bas-côté.

Marc Dubois descend de sa voiture et voit un peu plus loin Marie en pleurs. Il l'appelle.

- Que fais-tu là-bas, Marie ?

- Oh ! Monsieur Dubois, vite ! Éric est attaché sur les rails.

- Quoi ! Que me racontes-tu ? dit-il en se précipitant vers Marie, lâchant sur le sol les articles qu'il avait ramenés de Poissy.

Du haut du talus, s'apercevant de la gravité de la situation, il dégringole la pente, tout en demandant à Marie de courir vers la maison de monsieur Robin pour le prévenir. Éric hurle. L'instituteur essaie de le rassurer, mais le train pointe déjà son nez avant la dernière courbe à environ trois cents mètres d'Éric. Marc Dubois comprend qu'il n'aura pas le temps de détacher le gamin avant l'arrivée du convoi, les liens étant trop serrés. Il part en courant en direction de la micheline en levant les bras, le long de la voie, mais l'autorail arrive trop vite, et le conducteur prend ce signe pour un bonjour. Lorsqu'enfin il aperçoit l'obstacle sur la voie, il actionne les feins. La micheline se met à grincer, les freins fument mais malheureusement elle ne peut éviter le corps d'Éric. Lorsque l'autorail s'arrête définitivement, le corps de l'enfant est sectionné et déchiqueté. Marc Dubois

court vers Marie et l'empêche de regarder. Il l'emmène jusqu'à la maison de monsieur Robin qui, déjà dehors, arrive vers eux pour savoir ce qui se passe. D'un regard hagard, il informe le garde-barrière de l'accident et demande à téléphoner à la gendarmerie.

Dix minutes plus tard, les pompiers et les gendarmes sont là et essaient de contenir les passagers de la micheline dont certains sont descendus et sont anéantis par cette vision d'horreur. Quelques-uns s'évanouissent à la vue du sang et des lambeaux de chair éparpillés sur les rails, dans les graviers et aux abords du talus.

L'instituteur, qui s'en veut de les avoir laissés seuls, rejoint par les parents des deux enfants, cherche auprès de Marie l'explication de ce qui s'est passé. La pauvre gamine est prostrée dans un coin, les yeux dans le vague. Son regard est sans teinte et elle reste muette aux questions posées. La mère hurle de douleur, elle appelle son fils, son fils qui devait fêter ses dix ans aujourd'hui. La fillette la regarde comme si sa mère était une étrangère, indifférente aux hurlements.

Les gendarmes arrivent peu après dans la maison de monsieur Robin et souhaitent parler aux témoins. L'instituteur explique qu'il est arrivé quelques minutes avant le drame. La seule chose dont il peut témoigner est qu'il a vu une voiture partie en trombe, mais sans pouvoir dire si l'homme au volant était l'assassin. Pour lui, il n'y a pas de doute, mais il ne peut l'affirmer à cent pour cent. Il donne le signalement du véhicule. Les gendarmes téléphonent à leurs

collègues afin d'établir rapidement des barrages dans un rayon d'une centaine de kilomètres.

Lorsque l'un des gendarmes veut interroger la fillette, cette dernière se braque et reste muette.

- Le monsieur qui était dans la voiture, c'est lui qui a fait du mal à ton frère ?

- ...

- Raconte, petite. C'est très important pour qu'il ne recommence pas. Il avait une voiture marron, c'est cela ?

- ...

- Je pense qu'elle est choquée, et que vous devriez la laisser se reposer, réclame l'instituteur à l'encontre des gendarmes.

- Nous reprendrons l'interrogatoire demain, si vous le voulez bien. Venez à la brigade de Poissy vers 10 heures. Au revoir.

Les jours, les semaines, les mois passèrent et Marie ne parla plus. L'homme ne fut jamais arrêté. Six mois plus tard, la mère des deux enfants se donna la mort en se jetant sous le train, à l'endroit même où son fils avait été assassiné.

Thomas a passé une nuit plutôt agitée. C'est vrai qu'hier, son meilleur ami et collègue Richard fêtait sa mutation pour

Évreux, et comme il ne travaillait pas aujourd'hui, il a un peu abusé de la bouteille. Il est dix heures lorsqu'il se décide à se lever. La tête lui fait un peu mal, et lorsqu'il ouvre ses rideaux qui donnent sur le square, le soleil lui fait cligner des yeux. Il s'empresse de refermer les rideaux et va chercher deux aspirines dans la salle de bains. Comme il est seul, après avoir absorbé les médicaments, il va se recoucher et attend patiemment que ces derniers fassent enfin effet. Peu après, il se rendort paisiblement jusqu'à midi. Ce sont les enfants de ses voisins de palier qui, en rentrant de l'école en courant dans l'escalier et en riant, le réveillent.

Le cheveu ébouriffé, Thomas se dirige vers sa salle de bains. Le mal de tête est enfin passé. Puis, il se prépare un café, et pendant que celui-ci passe doucement dans la cafetière, il va prendre une douche pendant un long moment. L'eau qui coule le revigore. Habillé, il se rase. Ce n'est pas parce qu'il ne travaille pas que Thomas se néglige. Il réfléchit à ce qu'il va faire de sa journée de repos. Le soleil, dehors, l'incite plutôt à faire un tour au square. Prendre un bouquin, voilà ce qu'il va faire en s'installant sur un banc. Le café bu, Thomas enfle son blouson après avoir déposé sa tasse dans l'évier. Il cherche sur une étagère l'ouvrage qu'il pourrait prendre, mais rien ne semble l'intéresser. Il décide donc d'acheter un journal à la maison de la presse, en bas de son immeuble. Il en profitera pour s'acheter un sandwich, car la cuisine n'est pas son fort, et vu l'heure, l'épicier du coin doit être fermé.

En bas de son logement, sous le porche qui aboutit à la rue, un petit vent l'incite à remonter le col de son blouson.

Le soleil est présent mais ce mois de mars est plutôt frais. Il va chercher un magazine et s'arrête « chez Marcel », la brasserie où il a l'habitude d'aller certains jours.

Il commande un jambon-beurre et un Coca-Cola, et va s'installer, après avoir réglé, sur un banc dans le square. Il est déjà treize heures et Thomas regarde les enfants partir pour l'école. Cela lui rappelle quelques souvenirs, lorsqu'il était lui-même écolier. Les premières années, c'est son beau-père ou ses grands-parents qui l'y conduisaient. Alors Thomas, le dos appuyé sur le dossier du banc, le journal sur les genoux, part dans ses pensées.

Il se souvient très peu de sa mère. Elle était décédée alors qu'il venait d'avoir six ans. Morte de l'alcool. L'alcool a rongé cette jeune femme de vingt-quatre ans à peine. L'alcool son réconfort pour oublier la peine et le désespoir qui l'avaient petit à petit envahie et qui la rongeaient à petit feu. Toute sa vie fichue à cause de son amour. Son premier amour. L'homme qui lui avait promis de l'épouser et qui l'a laissé tomber le jour où il a appris qu'elle était enceinte de Thomas. Il a d'ailleurs un beau jour disparu sans laisser d'adresse. Le seul souvenir que Thomas garde de sa mère, ce sont quelques photos jaunies que ses grands-parents et son beau-père Sylvestre ont gardées.

Alors qu'il est dans ses pensées, une jeune femme, aux cheveux longs et très bruns, presque noirs, et une petite fille viennent s'installer sur le banc à côté de lui. La gamine, qui veut s'asseoir, dit à Thomas :

- Eh, Monsieur, tu te pousses, j'ai pas la place.
- Oh ! Pardons, fillette, je ne t'avais pas vue.

- Suzy, voyons, on ne parle pas comme cela. Va jouer dans le bac à sable. Pardonnez-lui, elle n'a que quatre ans.

- Oh ! Il n'y a rien de grave. C'est vrai que je me suis un peu étalé sur ce banc. Et comme j'étais à mille lieux d'ici, je ne vous ai pas vu arriver toutes les deux.

Thomas hume l'air frais, la tête vers le soleil. Après un moment, il commence à parcourir son magazine. La presse people, il en raffole. Lire tous les cancons qui s'y trouvent le détend. Sa voisine de banc est absorbée également par une revue de littérature. Soudain, elle lève les yeux pour voir si sa fille s'amuse bien et là, horreur, elle a disparu du bac à sable. Inquiète, elle se lève d'un bon et part en courant à la recherche de Suzy, l'appelant et fouillant tous les bosquets sur son chemin. Dans la précipitation, elle a laissé tomber son magazine et oublié son sac à main et la poupée de la fillette.

Thomas, voyant que sa voisine ne revient pas, se lève à son tour. Il ramasse les affaires de la jeune femme, et de son côté part également à la recherche de l'enfant. Il finit par tomber dessus par hasard. Elle est accroupie à côté d'un grand chien de type rottweiler, sans s'inquiéter nullement du danger. En effet, le chien est couché aux pieds de l'enfant mais aucun maître n'est aux alentours. Thomas appelle la fillette en lui demandant de venir vers lui doucement. De son côté, il s'approche de l'animal qui finit par se mettre sur le dos, les pattes en l'air pour se faire caresser. Au moment où Thomas attrape l'enfant par le bras pour l'éloigner de la bête, il voit arriver le propriétaire du chien. Le possesseur de

l'animal, un jeune homme d'une vingtaine d'années, s'excuse et explique que son chien n'est pas méchant.

- Méchant ou pas, il n'a pas lieu de divaguer sans propriétaire ni muselière, jeune homme, s'insurge Thomas. Vous avez de la chance que je ne sois pas en service aujourd'hui, car je vous aurais verbalisé. Vous vous rendez compte, s'il avait mordu la gosse !

- Il n'est pas méchant je vous dis. J'ai des frères et sœurs qui sont toujours en train de l'embêter, et il ne s'est jamais rien passé. Il est élevé avec un tas d'enfants.

- Je ne veux pas le savoir, il doit porter une muselière dès qu'il est dans la rue. Compris ?

- Je le sais monsieur, mais la porte de la maison n'était pas bien fermée, et il en a profité pour aller faire une promenade. Il vient tous les jours avec moi ici.

- Bon, ça va pour cette fois, mais la prochaine fois que je le vois sans laisse, sans muselière et qu'il divague seul, c'est la fourrière et l'amende, d'accord ?

- Ok ! J'ai compris.

- Et toi, tu viens que je te reconduise à ta mère. Elle te cherche, fillette, dit Thomas en emmenant Suzy par la main vers le banc où il était assis au départ.

- Suzy, Suzy, où étais-tu ? Je te cherche partout. Merci monsieur. Je ne sais pas comment vous remercier !

- Tenez également. Vous aviez laissé votre sac lorsque vous êtes partie, informe Thomas en rendant l'objet à la jeune femme.

- Encore merci, bafouille-t-elle en rougissant. Je m'appelle Corentyne Lefebvre.